

Un humble merci à des Justes

Trois médailles des « Justes parmi les Nations » ont été remises hier Parce que le souvenir du génocide est indissociable d'actions trop méconnues ayant permis de sauver des juifs sous l'occupation allemande

De l'émotion et le souvenir. Beaucoup. Et plus encore, l'impérieuse nécessité de dire merci. Car, derrière le génocide juif pendant la seconde guerre mondiale, se cachent nombre d'actions héroïques restées inconnues. Dont leurs auteurs considèrent n'avoir réalisé qu'un geste de simple humanité. Voilà bien toute la philosophie d'une cérémonie hors du temps — « Ignorer l'histoire, c'est risquer de voir se répéter les pires moments » dira Herbert Herz, délégué régional du Mémorial Yad Vashem —, qui a pris pour cadre hier matin le salon d'honneur de l'hôtel de ville de Chambéry. Il s'agissait donc d'honorer trois personnes, trois familles, en leur remettant la médaille des « Justes parmi les Nations », qui est la marque de reconnaissance décernée par le mémorial de la Shoah Yad Vashem à Jérusalem, au nom du peuple juif, à ceux et celles ayant sauvé des juifs sous l'occupation allemande au péril de leurs vies.

« Il y a un devoir de mémoire, une exemplarité dont on voudrait qu'elle traverse les générations pour que, toujours, les apôtres l'emportent sur les cyniques » a souligné en préambule Louis Besson. Parlant de « choix du camp de la dignité », de « courage au quotidien et à contre-courant », le maire de Chambéry a estimé qu'il fallait lutter encore et toujours « contre la négation de ce front commun pouvant réunir des hommes et des femmes de bonne volonté, et qu'on appelle l'humanisme ». Cette réunion, c'était ainsi la possibilité enfin offerte de raconter haut et fort des comportements humains « de non-juifs qui ont tendu une main secourable et ouvert les portes de leurs maisons au péril de leurs vies ».

Ils sont 1 400 ainsi reconnus en France. Et trois de plus depuis hier : Suzanne Burdin, née Rullier (pour elle-même et ses parents aujourd'hui décédés), Maurice Garavel, et Albert Muller, au nom de son père René.

Dernier cadeau

« Vous avez pris des risques



Devant une assistance fournie, le devoir de mémoire s'est confondu avec l'exemplarité de comportements. En médaillon, René Muller, censeur du lycée de Chambéry pendant l'occupation allemande.

énormes, dont personne ne pouvait se douter ». Serge Glass regarde Suzanne Burdin dans les yeux. A elle, qui a été suivie par des Allemands jusque dans sa cage d'escalier, aux parents de cette dernière qui l'ont caché dans leur appartement puis dans un grenier avant d'organiser la fuite de toute sa famille, il doit d'être là aujourd'hui. Le cauchemar a commencé le 13 mai 1944, à la sortie d'un match de football. Serge Glass est avec un ami et un cousin près des Eléphants quand un soldat allemand demande qu'on produise les papiers d'identité ; son cousin n'est pas en règle et, avant d'être emmené rue Saint-François, il a la présence d'esprit de présenter les deux jeunes l'accompagnant comme de simples camarades. Cette chance offerte à Serge Glass comme un dernier cadeau — le jeune homme et sa mère ne reviendront jamais d'Auschwitz —, l'adolescent de 15 ans la fait fructifier en se rendant au domicile des Rullier. Pendant 15 jours, ces relations professionnelles de son grand-père le soustraient au monde de la délation ; et la jeune Suzanne a son rôle dans cette affaire d'adultes. Tant et si bien que d'étape en étape, Serge Glass et ses parents sont pris en charge à Saint-Marcellin (Isère) par Maurice Garavel et sa famille. Il fournit les faux papiers indispensables et se charge de transférer le grand-père hospitalisé à Chambéry ; las, ce dernier meurt en cours de

route, et c'est encore Maurice Garavel qui le fait enterrer secrètement dans le carré des anciens combattants. Récipiendaire hier, Maurice Garavel se contente de dire que son père et son grand-père ont fait beaucoup plus que lui, et que cette médaille des Justes est surtout pour eux.

« Fous le camp ! »

Toujours en ce début d'année 1994, une douzaine d'élèves juifs sont au lycée de garçons de Chambéry. Parmi lesquels Max Tenenbaum, Jacques Zederman et Paul Honigman (venus de Paris hier). C'est ce dernier qui raconte : « Après la rafle du 16 juillet 1942, on m'avait envoyé rejoindre un oncle et une tante à Chambéry. Puis ma mère est arrivée aussi. J'ai été inscrit au lycée en octobre 42 et, dès le premier jour, j'ai été contacté par mon professeur de lettres M. Pierre Chambre. Et le 22 janvier 1944, alors que j'étais en cours, la porte s'ouvre brutalement et le censeur me crie : "Honigman, fous le camp, la Gestapo est dans le bureau du proviseur". Toute ma famille a été sauvée du coup ».

Engagé dans la Résistance, René Muller n'a jamais mis au courant sa famille de ses actions qu'à mots couverts. Pour sa part, Denis Rogozinsky (initiateur de ce dossier) souligne deux faits importants : « Il faut savoir que le proviseur M. Millot avait fait en sorte de garder les gens de la Gestapo dans son bureau.

D'autre part, il y avait alors au lycée un professeur milicien et plusieurs sympathisants du régime en place, mais René Muller ne fut pourtant jamais dénoncé à la Gestapo ».

Avant de remettre les médailles, en présence d'une assistance fournie, aux premiers rangs desquels Albert Fachler, président de l'Association culturelle israélite de Chambéry, et de nombreux élus, Mosche Khime, Conseiller auprès de l'ambassade d'Israël en France, se chargea de rappeler que 76 000 juifs français furent exterminés, soit le quart de la population juive de l'époque. Avant de lancer un appel : « Il faut faire l'effort pour trouver d'autres témoignages, afin de rendre un humble merci à combien d'autres Justes à honorer, avant qu'il ne soit trop tard ». L'émotion partagée, elle fut à son comble quand Suzanne Rullier-Burdin prit la parole à la fin de la cérémonie. Au moment de conclure sa courte intervention, elle ne put plus parler ; le réconfort de la main de l'une de ses petites-filles serrant fermement la sienne, lui permit de dire enfin son souhait qu'un jour, le plus proche possible, avec ses petits-enfants, elle puisse « célébrer l'amitié des peuples et la paix dans le monde ».

On vit alors des larmes dans les yeux de plus d'un Juste et de bien des braves.

Laurent PERZO